

L'extrême droite française et les mouvements anticomunistes russes

Stéphane FRANÇOIS et Adrien NONJON

Depuis une dizaine d'années, il n'est plus question de nier que la Russie exerce en Europe une attraction sans équivoque sur les mouvances radicales de droite, à commencer par la France. En plus de mettre à jour l'argumentaire de certains responsables politiques français favorables à l'idée d'une coopération continentale étendue dans un souci d'indépendance et de renouvellement de la puissance face au monde anglo-saxon, la Russie s'impose à travers son illibéralisme comme un modèle sociétal à suivre. Si ce tropisme doit beaucoup aux transformations survenues au cours des présidences Poutine à compter des années 2000, il convient de rappeler que cette constante déjà observée durant le ^{xx}^e siècle n'a jamais fait l'objet d'un consensus. Malgré l'émergence d'idéologies nationalistes souhaitant dépasser les clivages culturels et politiques hérités de la Seconde Guerre mondiale au nom de la « Grande Europe¹ », certains courants de la droite radicale française se sont en effet engagés à la même époque, fidèles à leurs principes, dans une lutte contre le communisme et l'Union Soviétique. Il ne s'agit pas pour eux de se compromettre avec un ennemi au nom d'une utopie géopolitique, mais d'apporter un soutien effectif aux peuples opprimés de l'autre côté du rideau de fer.

La coopération avec l'émigration russe et son principal mouvement de résistance, la *Naradno-Troudovoy-Soyouz* (Union populaire du travail)², a en effet permis à une frange de l'extrême droite française d'étendre son champ d'action aux confins de l'Europe. Entre les années 1950 et la chute du bloc communiste, les activistes de la NTS diffusèrent avec l'aide de militants français un certain nombre de samizdats et de revues clandestines, la plus connue étant *Possev* (« Semences »), dans laquelle écrivent des

1. LEBOURG Nicolas, *Les extrêmes droites françaises dans le champ magnétique de la Russie*, programme « The Far Right in Europe and Russia's Role and Influence », New York, Carnegie Council for Ethics in International Affairs et Foundation Open Society Institute, en coopération avec l'Open Society Initiative for Europe, 2018.

2. SLAVINSKI Michel, *Histoire du NTS russe, Ombres sur le Kremlin*, Paris, La Table Ronde, 1973.

écrivains dissidents (Alexander Galič, Boulat Okoudjava, Georgi Vladimov, le responsable de la section clandestine moscovite d'Amnesty International, ou encore Alexandre Soljenitsyne). L'anticommunisme de la NTS a permis la rencontre avec de jeunes militants de l'extrême droite française, sur fond de guerre froide. Ceux-ci, souvent issus des milieux de l'OAS, cherchaient de nouveaux combats. Malgré leur éloignement géographique et intellectuel, les solidarismes russes et français n'en sont pas moins similaires qu'ils partagent la même aversion pour les clivages « droite » « gauche ». Entrant en résonance avec la guerre froide et sa bipolarité, ces doctrines évolueront progressivement, forts d'emprunts et de fascinations réciproques, vers la notion de « troisième voie ». Si le solidarisme a disparu aujourd'hui dans sa forme originelle, son héritage idéologique reste palpable lorsqu'il s'agit de circonscrire les liens entre certains membres de l'extrême droite française et les partisans russes du *Osobyj put'* (« Le chemin spécial ») comme le Parti national-bolchevique et sa fraction eurasiste du début des années 1990. Nous montrerons, à travers l'histoire de ces relations, à quel point les allers-retours idéologiques ont profondément marqué l'évolution de la pensée « tercériste », ou plus communément appelée « troisième voie » dans ses différentes essences et acceptions, la rendant dès lors parfaitement cohérente en dépit des ambiguïtés conceptuelles qui l'entourent.

La rencontre des solidarismes russes et français (1960-1970)

À partir de 1967, apparaît en France à l'extrême droite un courant qui se dit « solidariste ». Comme d'autres, celui-ci refuse l'étiquette d'« extrême droite ». Ses militants rejettent aussi bien le « totalitarisme soviétique » que l'« American way of life », décadent. Plus largement, ils refusent le matérialisme des uns et des autres au profit d'une conception chrétienne du monde. Selon le témoignage de Francis Bergeron :

« À la fin des années soixante, nous n'étions "ni de droite ni de gauche mais en avant!", et ne voulions "ni trusts ni soviets", "ni capitalisme, ni marxisme"; mais nous souhaitions aussi pouvoir nous définir par un mot résumant cette troisième voie que nous prétendions construire. Nous avons trouvé ce mot "solidarizm" chez les Russes anticommunistes du NTS (*Naradno-Troudovoy-Soyouz*). D'autre part le mot "nationalisme" renvoyait à l'idée de la France seule, alors que notre courant était très européiste (face au bloc communiste) et favorable au concept d'Eurafrrique, l'idée que l'Europe et l'Afrique avaient un destin commun³. »

L'une des figures importantes de ce courant très minoritaire, il ne dépasse jamais les 300 militants, a été Jean-Pierre Stirbois, proche de

3. BERGERON Francis, « Il était une fois le solidarisme. Entretien avec Francis Bergeron », propos recueillis par Monika Berchvok, *Rivarol*, n° 3021, 10 novembre 2011, p. 5.

l'OAS-métropole pendant son adolescence. De fait, les différents groupes solidaristes étaient très largement issus d'une des branches activistes de l'OAS, l'OAS-Métro-Jeunes, implantée dans l'Hexagone. L'OAS et ses derniers sursauts ont exercé une forte influence sur les futurs solidaristes, bien qu'ils fussent rejetés par les rescapés de l'aventure de l'OAS tel Pierre Sergent. De même, ils sont attirés par la politique de Salazar, catholique et occidentaliste, et sont en contact avec Aginter-Press. En 1966, Jean-Pierre Stirbois participe à la création du Mouvement Jeune Révolution, principale structure solidariste française, avec quelques anciens de l'OAS, comme Jean Caunes et Nicolas Kyanakis. Ce groupe compte 300 membres environ, soit quasiment l'intégralité des solidaristes français. Stirbois passe ensuite au Mouvement solidariste français, fondé en 1971, puis au Groupe d'Action Jeunesse (GAJ), créé en 1973 avec une scission d'Ordre Nouveau, et, enfin, au Groupe d'action solidariste et enfin à l'Union solidariste, gardant le goût des actions spectaculaires. Le GAJ a à sa tête Jean-Claude Nourry et Patrice Jumeau et publie une revue, *Jeune Garde Solidariste*. Le parcours de Stirbois résume la réalité du solidarisme français : une succession de groupuscules éphémères d'une poignée de militants très déterminés, se rapprochant du néofascisme.

1966 est le début du solidarisme français d'extrême droite. Les cadres du MJR rencontrent alors des membres de la NTS et adaptent le solidarisme russe afin de se démarquer du reste de l'extrême droite française. La revue du MJR, *Jeune Révolution*, publie en 1968 le premier article en français consacrée à la NTS. Dès lors, des liens se nouent entre les deux structures. *Jeune Révolution* se fait à la fois l'écho des actions de la NTS et soutient les dissidents d'Europe de l'Est. En outre, c'est la NTS qui est à l'origine de l'importation du mot solidarisme à l'extrême droite.

Les solidaristes français défendent et soutiennent les dissidents d'Europe de l'Est durant la guerre froide. Le mouvement solidariste européen constitue alors un réseau pour les organisations de résistance à l'Est : des militants partent en URSS, emportant des livres, des lettres et des revues, dissimulés dans leurs bagages ou sur eux et reviennent avec d'autres courriers, des photos, mais aussi avec des samizdats (des ouvrages autoédités), que des maisons d'édition russes implantées en Occident éditent, faisant connaître la littérature des dissidents, et entretenant des liens avec les groupes nationalistes ou d'extrême droite restés en URSS⁴. Dès lors, le solidarisme français se caractérise par des actions spectaculaires dénonçant le totalitarisme soviétique. C'est dans cette optique que plusieurs militants solidaristes vont en URSS, pour distribuer des tracts anticomunistes, en solidarité avec les mouvements clandestins locaux (comme la NTS). Ils se font aussitôt

4. LARUELLE Marlène (dir.), *Le Rouge et le noir. Extrême droite et nationalisme en Russie*, Paris, CNRS Éditions, 2007.

interpeller par les autorités et expulser *manu militari* du pays. En 1970, lorsque le militant Olivier Morize est arrêté à Moscou pour avoir distribué des tracts anticomunistes. C'est aussi le cas le 24 mars 1975, lorsque Francis Bergeron est arrêté sur la place Rouge de Moscou, alors qu'il distribuait, avec Jacques Arnould, des tracts anticomunistes et des exemplaires russes de *L'archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne.

La courte histoire du solidarisme français est émaillée de rixes dans les rues et d'activisme politique : par exemple les manifestations et actions contre la venue de Leonid Brejnev en France en 1975 ; la distribution de tracts antisoviétiques en France et en URSS, la perturbation circulation du train Paris-Moscou le 3 octobre 1975, etc., l'année 1977 vit une recrudescence d'actions antisoviétiques en France, avec des manifestations et des attentats contre des établissements de l'URSS, en marge de la visite de Brejnev. Le sommet de ces actions est atteint le 10 février 1977, avec le suicide du militant Alain Escoffier, qui s'immole devant les bureaux parisiens d'Aeroflot. Ces actions permettent le recrutement d'une nouvelle génération de militants, comme Jean-Gilles Malliarakis. Sous son influence, le solidarisme évolue vers le tercérisme, avec la création en 1979 du Mouvement nationaliste révolutionnaire.

À partir du milieu des années 1970, un nombre croissant de militants se lasse de ce combat. Certains participent à la guerre civile libanaise, s'engageant dans les milices chrétiennes. D'autres entrèrent au jeune Front national, profondément anticomuniste. Francis Bergeron y était déjà. Stirbois et Michel Collinot en deviennent membre en 1977. De même, Michel Schneider, ouvertement fascisant, passe également du solidarisme au Front national. Malgré tout, des militants historiques maintiennent le lien avec les solidaristes russes. C'est le cas de Francis Bergeron qui fonde en 1979 l'Association pour la Russie libre. Journaliste de profession, il consacre même un numéro des *Cahiers de la Russie libre*, la revue de l'association, à la NTS, tandis que le représentant français de la NTS, Michel Slavinski, fait partie du comité de direction de l'association. Quelques-uns cherchent à combattre le communisme par les armes : Alain Boiret et Laurent Maréchaux lancent des opérations clandestines en Afghanistan et se rapprochent du commandant Massoud à la suite de l'intervention soviétique du 27 septembre 1979.

La mutation du solidarisme en nationalisme-révolutionnaire

À la fin des années 1960, les idées solidaristes rencontrent celles du nationalisme-révolutionnaire. Celui-ci est un courant issu du néofascisme associant des positions anticapitalistes et anticolonialistes à l'héritage des droites révolutionnaires des années 1930 et 1940, notamment le fascisme et certains aspects du national-socialisme. Rejetant à la fois le capitalisme

et l'occidentalisation du monde et le système soviétique, à l'instar des solidaristes, ses partisans cherchent une « troisième voie » ni capitaliste, ni communiste. Ils sont souvent qualifiés d'être l'« extrême gauche de l'extrême droite ». Cette idéologie associe des idées d'extrême droite radicale, en l'occurrence le rejet du monde moderne, de la société libérale et des États-Unis, sous un habillage rhétorique provenant de la gauche ou de l'extrême gauche⁵. La proximité des deux courants idéologiques fit qu'ils fusionnent aisément, d'autant qu'au milieu des années 1980, le bloc soviétique explose. Les solidaristes n'ont plus d'ennemi, mais ils gardent leurs contacts situés dans l'ex URSS, notamment avec les militants d'extrême droite. Le combat passe alors de l'anticommunisme au rejet de l'occidentalisation du monde et des États-Unis.

Cependant, s'il disparaît en tant que courant, ce n'est pas le cas de ses idées, en particulier celles du double rejet : à la fois du communisme et du capitalisme, que nous retrouvons également dans d'autres courants de l'extrême droite, comme le néofascisme ou le nationalisme-révolutionnaire⁶. À la fin des années 1960, les militants solidaristes affirmaient la nécessité d'une révolution. À la recherche d'une troisième voie entre le capitalisme et le communisme bureaucratique, ils rejetaient la logique des Blocs de la guerre froide. Le solidarisme, au gré de ses évolutions idéologiques, porte en lui les germes du tercérisme, principalement représenté en France par Jean-Gilles Malliarakis et Christian Bouchet – longtemps le bras droit du premier. Bouchet est l'une des personnes phares dans la fusion entre le solidarisme et le nationalisme-révolutionnaire. Il reste la figure la plus connue du courant nationaliste-révolutionnaire au sein de l'extrême droite française. Militant depuis le début des années 1970, il a appartenu à toutes les organisations nationalistes-révolutionnaires depuis cette époque, en devenant l'un de ses dirigeants au milieu des années 1980. Le tercérisme, qu'il a théorisé en 1980, incarnerait une autre voie, différente de la synthèse sociale-démocrate. En outre, après les solidaristes en 1970, les tercéristes s'approprient, au début des années 1980, le trident de la NTS, qui devient son symbole.

Jean-Gilles Malliarakis a aussi fait le lien entre le solidarisme des années 1970 et le tercérisme de la décennie suivante. Il a fait partie du GAJ, et à partir de 1977, a dirigé le journal du mouvement, *Jeune nation solidariste*. En 1979, il transforme ce qui reste du GAJ en Mouvement nationaliste-révolutionnaire, ouvertement tercériste et publie une nouvelle revue, *Les Cahiers d'études solidaristes*, dont les dossiers condamnent à la fois le libéralisme, le rôle des États-Unis et celui de l'URSS. En 1985, le MNR disparaît au profit de Troisième Voie, qui existe jusqu'en 1991, publiant

5. LEBOURG Nicolas, *Le Monde vu de la plus extrême droite. Du fascisme au nationalisme-révolutionnaire*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2010.

6. *Ibid.*

Révolution européenne et Troisième Voie. Depuis 1989, Christian Bouchet publie *Alternative tercériste*. Durant les années 1980, Malliarakis se rapproche de la Nouvelle Droite (Bouchet est d'ailleurs membre du GRECE de 1982 à 1988). En 1991, Troisième Voie explose, une partie des militants suivant la tendance de Christian Bouchet fonde Nouvelle Résistance. Par la suite, Malliarakis évolue vers le libéralisme économique et quitte le champ politique pour se consacrer à la défense des commerçants et artisans.

Les références théoriques se renouvellent dans les années 1980 : les théoriciens de la Révolution conservatrice allemande des années 1920, le théoricien belge du national-communisme Jean-François Thiriart⁷, l'Américain Francis Parker Yockey⁸ se substituent aux anciennes références. Les nationalistes-révolutionnaires puisent aussi beaucoup dans les théoriciens du tiers-mondisme, comme les textes des grands acteurs de la libération nationale des différentes colonies qui renvoient à des exemples locaux de libération nationaliste. Ce qui leur permet de développer un argumentaire de libération nationale, considérant que l'Europe est occupée par les États-Unis. Enfin, ils tissent des liens avec les militants nationalistes clandestins vivants derrière le rideau de fer.

L'effondrement du rideau de fer en 1989 a pu, avec la dislocation de l'État soviétique et la cessation des activités clandestines du NTS⁹, suggérer que la lutte de la dissidence russe pour une « troisième voie » était révolue. Toutefois, la longue convalescence de la transition postcommuniste favorisa l'émergence de nouveaux acteurs et de nouvelles doctrines tournés vers les mêmes objectifs. En effet la période dite de la « décennie noire » (1990-2000) est synonyme de reconfiguration rapide et brutale de la société soviétique dans son ensemble. Non seulement le système économique russe est incapable de supporter le rythme effréné des « thérapies de choc » destinées à faire du pays une puissance libérale et capitaliste, mais la transition démocratique est également perçue par la population comme la démarche égoïste de quelques privilégiés souhaitant conserver leurs avantages.

C'est dans ce contexte que se développent une série de mouvements dissidents d'inspiration nationaliste. Favorisés par un contexte politique instable et surtout une opinion publique encore nostalgique la grande époque soviétique, ces derniers se structurent autour d'acteurs non officiels qui militent pour une alternative nationaliste compatible avec le soviétisme,

7. Cf. son livre phare, THIRIART Jean-François, *Un empire de 400 millions d'hommes : L'Europe*, Bruxelles, 1964, rééd., Paris, Avatar Éditions, 2007.

8. YOCKEY Francis Parker, *Imperium* [1948], Paris, Avatar Éditions, 2009.

9. Rentrés au pays une fois l'interdiction de leur mouvance levée, les membres du NTS poursuivirent les activités éditoriales en publiant chaque mois leurs revues de référence : *Grani* et *Possev*. Malgré sa transformation en parti politique (enregistré courant 1996), le NTS ne parvient pas à s'imposer dans le nouveau champ politique russe. Trop corporatiste, voire conservateur, le parti souffre également de son soutien au général Vlassov pendant la Seconde Guerre mondiale. Marginalisé, le mouvement se concentre aujourd'hui sur la promotion du principe de « solidarité » dans le monde.

le « national-bolchevisme ». Pour autant, cette idéologie n'est pas récente. Ses premières traces sont discernables au début des années 1970 chez Anatoli Skurlatov¹⁰, personnalité importante du Comité central du Komsomol, ou chez l'historien Dimitri Likhačev. Alternative politique née au sein du Parti communiste d'Union soviétique (PCUS), elle joue un rôle non négligeable dans les rapports de force qui opposent l'aile nationaliste et l'aile communiste orthodoxe de l'appareil d'État. Récupéré par Eduard Limonov et Alexandre Douguine, adapté au contexte politique et géopolitique de la nouvelle Russie, le national-bolchévisme des années 1990 constitue d'ailleurs une tentative de « bricolage » idéologique plutôt qu'un véritable héritier de la mouvance historique. Les deux sont d'ailleurs à l'origine en 1994 de la création du Parti national-bolchévique.

Les années 1990

La figure de l'écrivain et poète Eduard Limonov (1943-2020) est essentielle pour comprendre la résurgence de la mouvance nationale-bolchévique en Russie au début des années 1990. Né à Dzerjinsk d'un père officier du NKVD, Eduard Limonov connaît une existence mouvementée entre bohème et petite délinquance, avant de devenir une figure montante de l'*underground* à Moscou. Menacé par les autorités, il se réfugie à New York en 1974. Dans cette ville vitrine d'un monde antagoniste au sien, il anglicise son prénom, Eduard devenant Edward. Limonov y mène une vie pour le moins précaire qui aura un impact significatif sur sa pensée. C'est en effet sur la base de son expérience de paria qu'il expose dans les colonnes du journal de la diaspora russe *New Russian World* – qui formeront la base de son premier roman autobiographique *Eto ja – Editchka* (*Le poète russe préfère les grands nègres*, 1976) – ses toutes premières critiques de l'Occident. Loin de seulement s'attaquer à un modèle dont il attendait tellement, l'auteur attaque également l'intelligentsia émigrée russe (Andrei Sakharov et d'Alexandre Soljenitsyne en tête) à qui il reproche sa complaisance vis-à-vis du mode de vie occidental¹¹.

Surveillé par le FBI en raison de ses liens avec le Socialist Workers Party, il décide de s'installer en France où son premier ouvrage rencontre un certain succès. Proche du Parti communiste Français, qui, sous la présidence de Georges Marchais, prend ses distances avec l'URSS, il écrit pour le journal *L'Humanité* avant de collaborer activement à partir de 1989 avec le journal pamphlétaire *L'Idiot international*. Au sein d'un comité de rédaction hétéroclite (Patrick Besson, Michel Houellebecq, Marc-Édouard Nabe, Philippe Sollers, Jacques Vergès, Philippe Muray, etc.), Limonov se lie d'amitié avec Jean-Edern Hallier, qui dirige le journal. En 1993,

10. LAQUEUR Walter, *Histoire des droites en Russie*, Paris, Michalon, 1996.

11. ROGACHEVSKI Andreï, *A Biographical and Critical Study of the Russian Writer Eduard Limonov*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press, 2003.

celui-ci l'aide à faire paraître son principal essai politique *Le Grand hospice Occidental*¹² aux Belles Lettres. À la même époque, Limonov écrit dans *Le choc du mois*, un magazine d'extrême droite, plutôt de tendance nationaliste-révolutionnaire. Il couvre pour le compte de ce magazine et de son directeur, Patrick Gofman, les conflits Serbes, Moldaves et Tchétchènes¹³, auxquels il participe par ailleurs. Rentré en Russie depuis la chute de l'URSS, il milite quelques mois aux côtés du Parti libéral démocrate de Vladimir Jirinovski. C'est lui qui est à l'origine de la rencontre entre le leader nationaliste et Jean-Marie Le Pen.

Néanmoins, les connivences entre l'extrême droite française avec la Russie s'observent surtout chez le géopoliticien et philosophe Alexandre Douguine, principal théoricien du néo national-bolchevisme. En rupture avec son milieu d'origine, Douguine fréquente les milieux nationalistes, ainsi que le Cercle *Iujinskii*, animé par le dissident *underground* Iuri Mamleev. Au contact de certains de ses membres comme le poète occultiste Evgueni Golovin ou le philosophe islamiste Gueïdar Djamel, Douguine est initié aux auteurs traditionalistes comme René Guénon et Julius Evola, dont la conception « d'empire organique » le marque profondément.

Il développe aussi un intérêt fort pour les auteurs de la « Révolution Conservatrice » allemande, en particulier pour Karl Haushofer, Moeller van Den Bruck, Ernst Niekisch, Carl Schmitt ou Martin Heidegger. Outre le paysage intellectuel allemand des années 1920-1930, il est surtout fasciné par la Nouvelle Droite française des années 1970 et 1980. En effet, parce qu'elle développe des thèses rejetant la décadence, « l'ethnocide » tout en faisant la promotion des cultures indo-européennes et d'un État fort, l'école de pensée d'Alain de Benoist est comparée avec déférence au mouvement proto-*völkisch* des *Potchveniki* au XIX^e siècle¹⁴. En 1989, Alexandre Douguine effectue un premier voyage en Europe occidentale qui le conduisit à rencontrer plusieurs cadres de la Nouvelle Droite, comme Alain de Benoist ou Robert Steuckers, mais aussi Christian Bouchet. Ces rencontres lui permettent d'enrichir son bagage idéologique et d'étendre sa notoriété au moment où il commençait à se tourner vers les théories eurasistes. Il s'agit aussi d'une opportunité importante pour lui de rompre avec l'archaïsme de la vieille droite russe. En retour, l'année 1992 voit le séjour en Russie de nationalistes-révolutionnaires qui rencontrent Alexandre Douguine, qui devient alors le représentant russe du Front européen de libération, un mouvement nationaliste paneuropéen fondé par différents nationalistes-révolutionnaires européens comme le Belge Jean-François Thiriart, le Français Christian Bouchet, disciple français du précédent, et

12. LIMONOV Edward, *Le Grand Hospice Occidental*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

13. GOFMAN Patrick, « Limonov et moi », *L'écho parisien* web journal des Droites, [<http://parolesdemilitants.blogspot.com/2020/07/limonov-et-moi-par-patrick-gofman.html>], consulté en janvier 2020.

14. LAQUEUR Walter, *Histoire des droites en Russie*, op. cit.

l'Italien Marco Battara. Celui-ci est devenu un proche du Russe depuis cette époque. Cela fut été facilité par le fait que les deux possèdent des références communes comme Thiriart, Niekisch et Evola.

La même année, Alain de Benoist et Robert Steuckers sont invités par Douguine. Ce voyage qui fait suite à sa participation en mars 1991 au XXIV^e colloque du GRECE dont le thème était « Nation et empire ». Son intervention portait sur « L'empire soviétique et les nationalismes à l'époque de la perestroïka ». Il est alors présenté dans *Éléments*, la revue de la Nouvelle Droite, comme le correspondant du GRECE à Moscou. Les années 1990 virent aussi sa participation épisodique à *Éléments*. Il devint alors proche de la Nouvelle Droite. Il lança alors la version russe d'*Éléments*, *Elementy*, qui parut de 1992 à 1998. Au cours des années suivantes, les relations entre Alain de Benoist et Alexandre Douguine évoluèrent et se distendirent jusqu'aux débuts des années 2000. Outre la Nouvelle Droite, Alexandre Douguine continue de cultiver une très grande proximité avec la droite nationaliste-révolutionnaire et « tercériste », en particulier avec Christian Bouchet, qui, traduit toujours ses ouvrages, et peut être considéré comme son éditeur principal francophone.

L'échec du Parti national-bolchevique

Rentré en Russie depuis 1990, Limonov échoue à s'imposer comme une personnalité politique de premier plan au sein du Parti communiste de la Fédération de Russie de Guennadi Ziouganov et chez les libéraux-démocrates de Vladimir Jirinovski où il souhaitait créer un mouvement de jeunesse. Membre de *Pamiat*, Alexandre Douguine peine à faire valoir ses idées qui sont largement méprisées et incomprises par l'organisation patriotique. Incapables de prendre part aux différentes tentatives de coalition nationales patriotes comme le *Front Natsional'nogo Spasenija* (Front du salut national), les deux hommes finissent par se rencontrer en 1992. Las d'une opposition incapable de se structurer autour d'une idéologie commune, Alexandre Douguine et Edward Limonov entreprennent la création d'un mouvement novateur ayant pour but de répondre aux exigences d'une période d'instabilité politique qu'ils jugent révolutionnaire. Au départ coalition virtuelle baptisée Front national bolchevique et née le 1^{er} mai 1993 à travers la publication *L'Ordre n° 1 sur la création du Front national bolchévique*, le Parti national bolchévique (PNB) est officiellement enregistré le 8 septembre 1993 à Moscou. Le 28 novembre 1994 est lancé le journal du parti *Limonka*. Ce titre est inspiré d'un poème d'Edward Limonov intitulé, *Mi natsional'nyi geroï* et son esthétique tient du réaliste socialiste et de l'école hollandaise des années 1920¹⁵. En plus de

15. FENGHI Fabrizio, « Making post-Soviet counterpublic : the aesthetic of Limonka and National-Bolshevik party », *Nationalities Papers*, n° 45, vol. 2, 2017.

concentrer en son sein des membres appartenant au mouvement *skinhead* ou Vieux-croyant, l'arrivée du chanteur du groupe punk *Grazhdanskoya Oboron* (Défense civile) Igor Letov apporte le soutien de cette mouvance musicale au parti.

Au-delà de cette réalité qui fait du PNB un cercle de marginaux davantage séduits par un style de vie que par un programme, l'idéologie induite par ce dernier se veut à la fois novatrice et pluridimensionnelle. L'idéologie du PNB se structure sur l'idée « d'homme nouveau ». Ce principe affirmé par Alexandre Douguine dans un article intitulé « *Novye protiv starykh* » (le nouveau contre l'ancien), cherche en effet à asseoir en Russie une nouvelle « contre élite » intellectuelle radicale animée par des principes historiques, politiques et littéraires communs. Développées dans son ouvrage de 1992 *Distsiplinarnyi sanatorii* (*Le Grand Hospice Occidental*) puis plus tard en 2003 dans *Drugaja Rossiya* (*L'Autre Russie*), les positions tercéristes d'Eduard Limonov s'attachent à montrer que le modèle soviétique d'antan n'était en aucun cas différent du système capitaliste¹⁶. Eduard Limonov pose les premières bases des orientations politiques et géopolitiques du PNB, mais les idées sont surtout celles d'Alexandre Douguine. Outre l'Eurasisme, ce dernier intègre à la pensée nationale-bolchévique russe une dimension eschatologique et millénariste de la « troisième Rome¹⁷ ». Il fait du national-bolchévisme un seul et même *continuum* nationaliste, messianique, réactionnaire, organique et populaire¹⁸ qui doit sauver la Russie en temps de crise. En désaccord sur la direction que doit prendre le parti, Alexandre Douguine et Edward Limonov finissent par stopper leur collaboration en 1998. Bien que revendiquant tous deux l'appellation « national-bolchévique », les deux hommes ne l'utilisent plus de la même façon.

Conclusion

Plus qu'une posture de résistance née dans les traumas d'un exil forcé en 1920, le solidarisme est donc un véritable itinéraire idéologique commun à la France et à la Russie. Malgré une trajectoire délicate entre deux positions *a priori* contradictoires, la nature profonde de ce mouvement de pensée peut expliciter sa popularisation et ses mutations des deux côtés du Mur. Éphémère, le mouvement solidariste français dans son ensemble n'a été qu'un moyen de circonstance pour redonner corps et vie à un idéal qui allait au-delà des préoccupations de la droite traditionnelle, en l'ouvrant sur des problématiques extérieures. Là où la recherche d'une troisième voie

16. ROGATCHEVSKI Andreï, « Othering Russia: Eduard Limonov's Retrofuturistic (Anti-)Utopia », in SUSLOV Mikhaïl et BODIN Per-Arne (éd.), *The Post-Soviet politics of Utopia : language, fiction and fantasy in modern Russia*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2020.

17. DOUGUINE Alexandre, *Les Templiers du prolétariat*, Nantes, Ars Magna, 2020.

18. *Ibid.*, p. 16.

chez les solidaristes du NTS répondait au besoin de s'opposer *in fine* aux totalitarismes et d'élaborer une nouvelle forme d'humanisme, elle ne peut toutefois s'ériger en modèle pérenne dans la Russie contemporaine où les réminiscences de l'héritage soviétique demeurent et influent sur la mémoire collective. Ce n'est grâce qu'aux transformations de ses valeurs et de son esthétique par Eduard Limonov et Alexandre Douguine, qu'elle parvient à survivre en tant que principe de refus des idéologies dominantes de la fin du xx^e siècle et de construction d'une nouvelle communauté impériale russe. Si de nos jours l'extrême droite française se rapproche de la Russie sur la base de nouveaux impératifs, les déséquilibres mondiaux induits par la multipolarité de ce début de siècle nourrissent encore chez certains les admirations nostalgiques pour les partisans russes de la « troisième voie ».

